

Janvier \ Février 2019

Melissa Broder
Erwan Desplanques
Bruno Gibert
John O'Hara
John Jay Osborn
Valérie Zenatti



Éditions de l'Olivier

3 janvier

Valérie Zenatti

Dans le faisceau des vivants

Erwan Desplanques

L'Amérique derrière moi

John Jay Osborn

Un mariage sur écoute

24 janvier

Melissa Broder

So Sad Today

7 février

Bruno Gibert

Les Forçats

John O'Hara

Rendez-vous à Samarra

Valérie Zenatti

Dans le faisceau des vivants

récit
en librairie le 3 janvier 2019

Le 4 janvier 2018, la mort d'Aharon Appelfeld plonge sa traductrice, Valérie Zenatti, dans un véritable état de choc.

Car leur relation n'était pas seulement celle d'un écrivain et de sa traductrice. C'était aussi celle d'un vieil homme et d'une jeune femme, de deux amis qui se parlaient sans cesse. De quoi parlaient-ils? D'écriture, de langues, d'amour, d'animalité, d'enfance. De la terreur d'être traqué. Ils partageaient aussi quelques silences.

Ne pouvant se résoudre à perdre cette voix dont l'écho résonne en elle, Valérie Zenatti cherche à la saisir par tous les moyens, suivant une trajectoire qui la conduira jusqu'en Ukraine, à Czernowitz, la ville natale d'Aharon.

Dans le faisceau des vivants révèle, à travers le récit d'une complicité rare, un portrait intime du grand écrivain qu'il fut. Aharon Appelfeld était l'une des voix les plus importantes de la littérature israélienne. *Des jours d'une stupéfiante clarté*, paru en janvier 2018, est son dernier roman paru en France. Valérie Zenatti est sa traductrice depuis *Histoire d'une vie* (prix Médicis étranger 2004).



© Patrice Normand

Née à Nice en 1970, Valérie Zenatti a vécu son adolescence en Israël, dans le désert du Néguev. De retour en France, elle étudie l'histoire, la langue et la littérature hébraïques aux Langues O'. Journaliste, puis professeur d'hébreu, elle se tourne vers l'écriture en 2000, et publie plusieurs livres destinés à la jeunesse dont *Une bouteille dans la mer de Gaza*, traduit en une quinzaine de langues, plusieurs fois primé en France et à l'étranger, adapté au cinéma et au théâtre. Son premier roman, *En retard pour la guerre* (L'Olivier, 2006) la fait connaître auprès d'un public adulte. Il est suivi par *Les Âmes sœurs* (L'Olivier, 2010) et *Mensonges* (L'Olivier, 2011), un récit intimiste où elle évoque déjà sa rencontre avec Aharon Appelfeld. Avec *Jacob, Jacob* (L'Olivier, 2014), elle se rapproche pour la première fois de l'Algérie d'où est originaire sa famille. Couronné par dix prix dont le prix du livre Inter, ce roman connaît un grand succès. Également scénariste, Valérie Zenatti achève actuellement l'écriture d'une série.

Extrait

Je détaille la carte, commande d'instinct un *banoush* noble, l'assiette qui arrive confirme mon choix, je plonge ma cuiller dans cette bouillie de maïs tant de fois traduite sous différents termes pour éviter les répétitions, bouillie, polenta, ce plat qui court dans tes romans comme le signe d'un plaisir plein et rassasié, il est noble parce qu'il est accompagné d'une sauce aux cèpes et à la crème, et parsemé d'un fromage râpé dont je découvre le goût frais et aigre, cette joie que j'éprouve en mangeant ce plat est à la fois tienne et mienne, Aharon, c'est le premier moment de la journée où une sensation vivante m'étreint totalement, il fallait peut-être l'abandon que permet l'alcool, un décalage assumé avec le réel qui m'entoure, je vois à travers la grande baie vitrée un homme tirer un enfant sur une luge, c'est ici, maintenant, mais c'est aussi une scène de ta mémoire, c'est aussi toi sur une luge, c'est toi qui aimes tant la neige, qui aimes la regarder tomber comme je la regarde en buvant encore de ce vin chaud, en mangeant chaque cuiller de *banoush* qui m'apparaît comme un plat aussi simple que sacré, je racle l'assiette, commande un autre vin chaud et un strudel, hésite

entre celui aux pommes et celui aux cerises, le deuxième l'emporte car les fruits rouges font partie eux aussi des aliments qui réjouissent tes personnages et dont le goût est profondément associé pour toi à la vie, oui, c'est simple, la vie a un goût de *banoush* et de cerises, des frissons me parcourent lorsque le gâteau arrive couvert d'un voile de sucre glace, et lui aussi a un goût inédit, comme le vin chaud, comme si ces goûts déjà connus prenaient ici leur sens plein et nouveau, ils me remplissent et me comblent, c'est le repas de ton anniversaire, qui pouvait en imaginer de meilleur, je me dis que s'il était la seule raison de ma venue à Czernowitz, ce serait déjà une merveille.

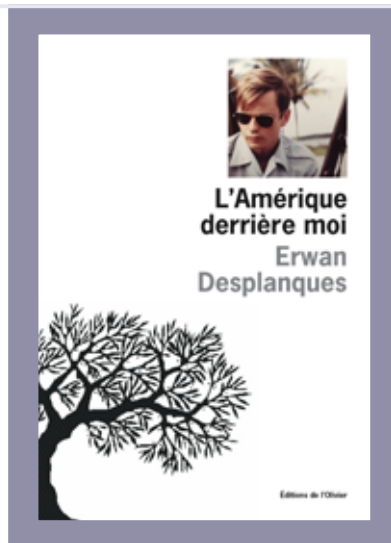
Je rentre à l'hôtel dans un froid mordant, mais qui ne me pénètre pas, j'ai bu ce qu'il fallait pour être dans cet état où chaque pas m'allège d'un poids que je suis incapable de nommer, qu'importe, ces poids qui se détachent un à un et se fondent dans la nuit de Czernowitz dessinent une allégresse qui me soulève et me transporte jusque dans mon lit, je vais dormir à Czernowitz, je me dis, ce sont les seuls mots possibles dans cette ivresse qui m'a saisie, je vais dormir à Czernowitz, je répète encore, à la lisière de ce sommeil dans lequel je m'apprête à perdre pied, oui, je perds littéralement connaissance.

Erwan Desplanques

L'Amérique derrière moi

roman

en librairie le 3 janvier 2019



Cette année-là, la veille de Noël, le narrateur apprend une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne nouvelle, c'est qu'il va avoir un enfant. La mauvaise, c'est que son père est atteint d'une tumeur incurable. *L'Amérique derrière moi* raconte cette période étrange pendant laquelle l'attente d'un « heureux événement » et l'imminence d'un grand malheur finissent par se confondre.

Le père est un excentrique qui ne jure que par les États-Unis, et se rêve en héros de l'armée américaine : il collectionne les uniformes et les armes, circule en Dodge et porte les chaussettes officielles de la Maison-Blanche. La mère, bien qu'habituee aux bizarreries de son mari, est sujette à de brusques accès de colère. Tous deux forment un couple passionné, que la mère évoque ainsi : « Ton père et moi, on est un peu comme Richard Burton et Liz Taylor... Sans les diamants. »

L'Amérique derrière moi met en scène la vie de cette famille extravagante dans une comédie mêlant douceur, lucidité et humour. Sa gravité évoque l'univers de Jean-Paul Dubois, lorsque le rire se fige et que la mort se rappelle à notre bon souvenir.

Erwan Desplanques est un écrivain rare qui s'affirme en se « dévoilant » dans ce roman autobiographique. Il a publié en 2013 un premier roman, *Si j'y suis*, suivi en 2016 d'un recueil de nouvelles sélectionné pour le prix Goncourt de la nouvelle, *Une chance unique*. Né en 1980, il a grandi à Reims. Après des années de journalisme à *Télérama*, il s'est installé près d'Hossegor.

Extrait

Au début, nous ne savions pas précisément quel ailleurs il fantasmait, si les « États-Unis » étaient devenus pour lui l'expression générique figurant « une autre vie » ou si le pays l'obsédait vraiment.

Son frère aîné avait suivi une formation d'un an avec les pilotes de l'US Air Force avant de partir combattre en Indochine. Mon père avait conservé des lettres dans lesquelles il lui racontait la vie sur la base de Glendale, en Arizona, ou sur la Craig Air Force Base, en Alabama, ainsi que sa fascination pour les Pontiac, les Buick ou les soirées à la Tate's Tavern... Il gardait, sur la table de son bureau, une photographie de son frère, le visage émergé du cockpit d'un avion de chasse. Bel homme, sourire régulier, conquérant, une certaine perfection des traits, à l'américaine (géométrie de la mâchoire, robustesse d'ensemble), comme s'il avait été contaminé par le décor, une image idéale, un trophée – chaque membre de notre famille connaissait cette photographie, avait hérité d'un tirage – qui anticipe le triomphe et le drame.

Mon père lui ressemblait. Longtemps, je crus que c'était lui dans l'avion. Je ne distinguais pas les discrètes variantes, pour moi ils étaient interchangeable, et c'était là une intuition étrange puisque quelque chose se jouait effectivement de l'ordre de la projection, du transfert : mon père s'était engagé lui aussi dans l'armée, pas longtemps, puis avait piloté des avions – de tourisme – comme on enfile le costume d'un autre.

Bruno Gibert

Les Forçats

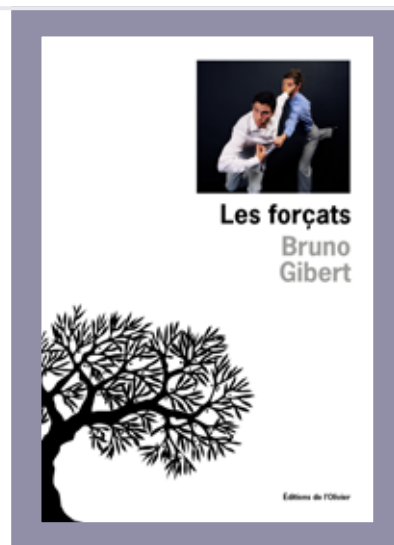
roman

en librairie le 7 février 2019

Ils battent la ville, se laissent surprendre par une image, une forme, une incongruité, se livrent au « hasard objectif » cher aux surréalistes. Leurs déambulations dans la capitale les emmènent dans des recoins toujours inattendus : un cabinet de curiosité qui retient leur attention, des sex-shops où ils pénètrent pour étudier l'excitation des clients devant le spectacle des strip-teases... Bruno et Ed sont des «forçats de l'œil», qui discutent, forment des projets et parfois des chimères, et considèrent le monde comme une gigantesque installation d'art contemporain.

Les Forçats est le récit de l'amitié qui unit Bruno, le narrateur, à un certain « Ed ». Ed, c'est Édouard Levé, l'auteur de toute une série d'œuvres photographiques (*Pornographie*, ou *Rugby*) et de plusieurs textes comme *Autoportrait* ou *Œuvres*. Tour à tour drôle, émouvant, et passionnant, il met en scène deux hommes reliés par la même envie de se livrer à des expériences pour atteindre ce que peut être l'art.

Bruno Gibert a publié une dizaine de romans, dont *Claude* (Stock) qui a obtenu le prix du premier roman et *Réussir sa vie* (Stock). Il est auteur-illustrateur pour la jeunesse.



Extrait

Aucun salarié n'aurait compris la vie que nous menions alors. Dans ce quartier des Batignolles, il était rare de rencontrer quelqu'un en âge de travailler vers les 15 heures, un jour de semaine. Mais de quoi étaient faites nos semaines? Je sais juste qu'elles se ressemblaient toutes et que les saisons défilaient et que nos réalisations, lorsqu'elles n'étaient pas recouvertes ou détruites, s'entassaient dans les angles aveugles de nos appartements. Notre encadreur de la rue Lemercier, tandis qu'il fumait sur le pas de sa porte, nous lança un jour un narquois « on a la belle vie les artistes ! » qui, après nous avoir fait hurler de rire, nous fit grincer des dents. Voilà donc à quoi nous ressemblions : à deux fainéants, deux vagabonds. Nous étions hors de tout, nous vivions dans un temps suspendu comme les acteurs d'un film sans narration. Économiquement, nous étions deux tortues évoluant avec prudence et ces quelques rues suffocantes de vétusté que nous parcourions sans cesse nous entouraient d'un climat de torpeur sociale à l'image de cette basse bourgeoisie qui survivait derrière ces voilages gris (cependant Jean Eustache et Gilles Deleuze avaient vécu là et, peut-être de manière corollaire, y avaient mis fin à leurs jours). Ed m'avait dit que si les choses continuaient ainsi, il ne serait pas impossible qu'il finisse clochard.

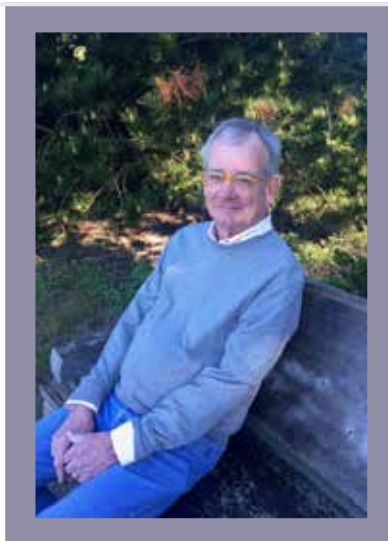
John Jay Osborn Un mariage sur écoute

roman

traduit de l'anglais (États-Unis)

par Marc Amfreville

en librairie le 3 janvier 2019



© Emilie S. Osborn

Gretchen et Steve ont été mariés longtemps. Ils ont deux enfants, des métiers prenants. En bref, des vies bien remplies. Tout allait bien, jusqu'au moment où ils se sont séparés.

Pour trouver une issue au conflit qui les déchire, ils ont décidé d'aller consulter un conseiller conjugal. Entre les murs du cabinet, ces deux personnages vont parler, tenter de tout se dire : vexations, rancœurs, ambiguïté des sentiments, tout y passe. Ce couple en crise essaye de surmonter la fracture, mais un tel projet peut-il aboutir? Se parler, est-ce suffisant pour créer la voix d'un couple?

Un mariage sur écoute est un huis-clos d'un genre un peu spécial : il n'est jamais question d'un crime, mais de la mort d'un amour. Dans ce roman presque entièrement dialogué qui peut parfois rappeler le dispositif narratif de la série *In Treatment (En analyse)*, John Jay Osborn explore le mariage, avec tendresse, férocité, et un sens redoutable de la mise en scène.

Né en 1945, John Jay Osborn est avocat et écrivain. L'un de ses romans, *The Paper Chase*, a été adapté au cinéma en 1973, puis en série pour la télévision.



« Une évocation intelligente, sensible, et profondément ressentie, de la réalité concrète du mariage. »
Publishers Weekly

Extrait

«Y a-t-il une question pratique quelconque à régler maintenant?» demanda Sandy.

Comme une élève, Gretchen leva la main.

Il y avait bien longtemps qu'un des conjoints qui venaient consulter Sandy n'avait pas levé la main pour demander la parole.

«Oui, Gretchen, dit Sandy. Quel est le problème?»

– Je m'inquiète pour l'argent. Depuis que j'ai quitté la maison, il a fallu que je loue un appartement, que je le meuble, que j'assume les nouveaux frais de garde des enfants.

– De combien d'argent disposez-vous?

– Je ne sais pas. Sur mon compte courant, actuellement, j'ai trois mille dollars. Le reste de notre argent, c'est Steve qui s'en occupe.»

Sandy se tourna vers Steve, le mari de Gretchen, avachi dans le fauteuil qui faisait face à celui de sa femme.

«Eh bien, Steve, parlez-nous un peu de la situation financière...»

– Je viens d'être accepté comme associé à part entière chez Simpson Weaver. J'ai eu l'opportunité d'acheter des parts. Ça a épuisé toutes nos ressources disponibles.

– Vous voulez dire que Gretchen et vous n'avez pas d'argent?

– Mais si, bien sûr que nous en avons. Nous devons avoir quelque chose comme vingt mille dollars placés chez Vanguard. Tout va aller comme sur des roulettes. Maintenant que je suis officiellement associé, je vais pouvoir emprunter autant que j'en ai besoin.

Tu as été obligé d'acheter des parts pour devenir associé et à présent tu peux emprunter autant que tu veux... s'étonna Sandy en son for intérieur.

«Si j'ai bien compris, vous venez de vendre une maison située à

Ross, n'est-ce pas? dit-elle. Où est passé le produit de cette vente?

– Nous avons signé l'acte de vente définitif ce matin, répondit Steve. J'ai reçu un chèque de deux cent mille dollars.»

La mère de Sandy avait été une figure légendaire de l'immobilier. De fait, son cabinet se trouvait dans l'un des immeubles qu'elle possédait. Sandy en connaissait un rayon sur la question.

«Vous avez vendu une maison située à Ross et vous n'en avez pas retiré plus de deux cent mille dollars?»

– J'avais été obligé de l'hypothéquer. J'en ai tiré le maximum.

– Pour acheter des parts de votre société? demanda Sandy d'un ton neutre.

– Ça peut paraître fou, mais c'est comme ça que les choses marchent.»

Steve se pencha en avant dans son fauteuil.

«Vous pensez que c'est invraisemblable, hein? Que j'ai peut-être arnaqué Gretchen ou fait un truc pas net? s'exaspéra-t-il.

– Je vous connais depuis une demi-heure. Je n'ai pas la moindre idée de ce que vous avez pu faire à Gretchen. Tout ce que je sais, c'est qu'elle s'inquiète au sujet de l'argent.

– Eh bien, nous pouvons nous partager le produit de la vente de la maison.

– Et vous, est-ce que la question de l'argent vous inquiète?

– Non, pas vraiment. Bientôt je vais toucher mes premiers dividendes en tant qu'associé.

– Et d'ici là, vous pourrez emprunter autant que vous le souhaitez?

– Absolument.

– Je pense que vous devriez donner les deux cent mille dollars de la maison à Gretchen.»

Melissa Broder So Sad Today

récit

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Clément Ribes
en librairie le 24 janvier 2019



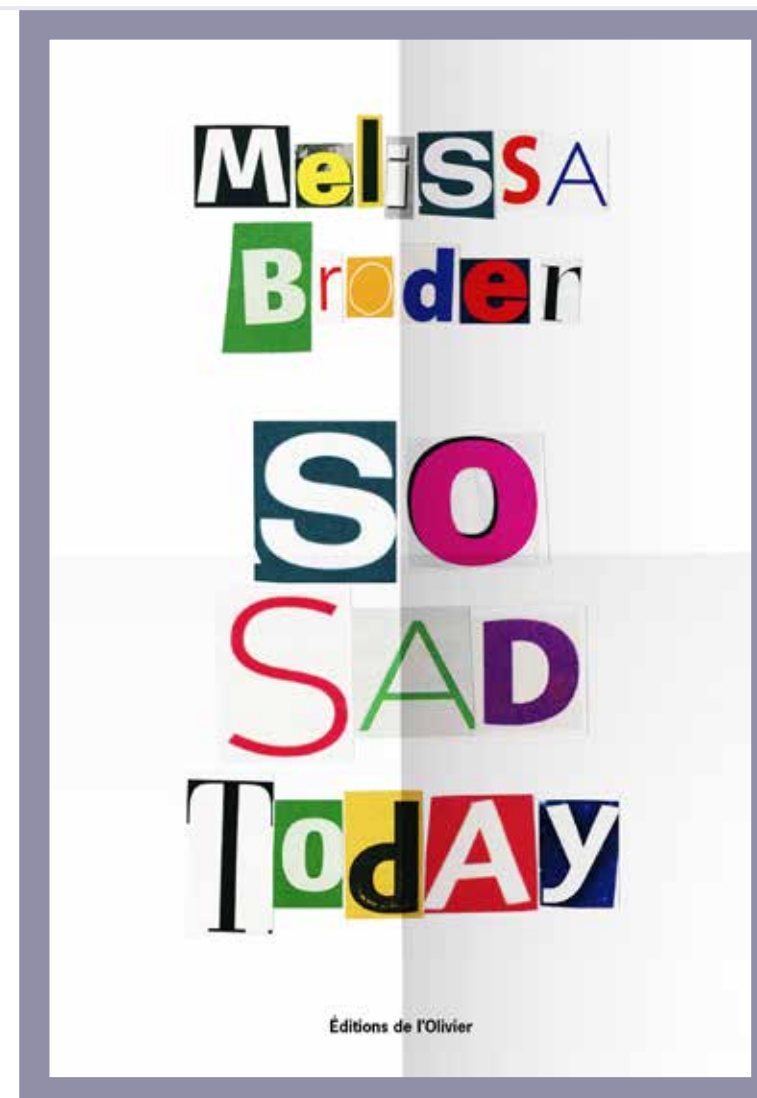
© Emilie S. Osborn

« Je ne suis pas un être humain qui veut s'élever jusqu'à un état spirituel. Je suis un être spirituel expérimentant la condition humaine. »

Pour Melissa Broder, grande dépressive devant l'éternel, cela consiste à combler son appétit et son manque existentiels par tous les moyens possibles : drogues, alcool, sexe plus ou moins raté, histoires d'amour plus ou moins romantiques.

Melissa Broder a cherché longtemps une place dans le monde, et la trouver n'a pas été une mince affaire : sa quête l'a conduite dans un centre de yoga tantrique, dans des chambres d'hôtel avec des hommes qu'elle a fantasmés, dans des boutiques New Age à la recherche des bons grigris pour conjurer son mal... mais tout cela n'est rien comparé à la plus grande angoisse : comment supporter l'attente d'un texto cochon qui ne vient pas ? Melissa Broder écrit à la mitrailleuse, avec un humour ravageur et une franchise peu commune. Mais qu'on ne s'y trompe pas : en racontant tout ce qu'on préfère ordinairement taire de soi, elle trouve un moyen de nous parler de nous.

Melissa Broder est poète et écrivain. En 2012, elle crée le compte Twitter @sosadtoday, où elle poste des tweets hilarants et dépressifs. Le succès est immédiat. Elle a publié quatre recueils de poèmes, dont *Last Sext* en 2016. Son premier roman, *The Pisces*, a été publié en mai 2018 chez Hogarth et sera publié aux éditions de l'Olivier en 2020.



« J'aurais pleuré du début à la fin, si Melissa Broder n'était pas si drôle (...). Un humour incomparable »
Lena Dunham, auteure de la série *Girls*

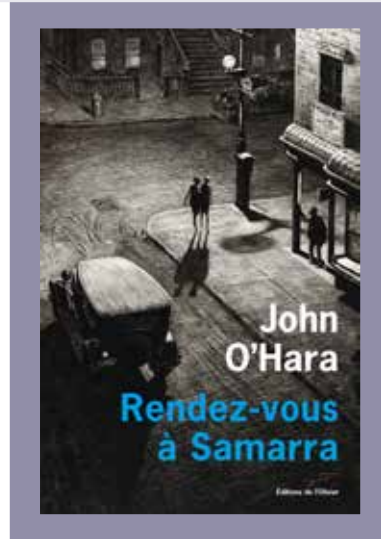
Melissa Broder sera à Paris du 8 au 14 décembre 2018.

John O'Hara

Rendez-vous à Samarra

roman

traduction de l'anglais (États-Unis)
par Marcelle Sibon,
révisée par Clément Ribes
en librairie le 7 février 2019



Décembre 1930, vacances de Noël. Gibbville, petite bourgade tranquille de Pennsylvanie, est en pleine effervescence. On y danse et on y boit, dans les bars louches comme dans le milieu très fermé de l'élite locale. Parmi les membres de cette élite se trouvent Julian et Caroline English. En pleine réception, Julian lance le contenu de son verre à la figure de Harry Reilly, sans raison apparente... simplement par agacement. Sans qu'il le sache, ce geste impulsif vient de précipiter Julian English dans une spirale autodestructrice qui va durer 48 heures : après avoir cherché secours dans l'amour de sa femme et de ses amis, dans l'alcool, dans la fuite, il aura finalement à se rendre à ce « rendez-vous à Samarra », qui est un rendez-vous avec la mort.

Le roman de John O'Hara avait fait scandale lors de sa parution en 1934. Exploration crue et directe des rapports entre les sexes, autopsie au scalpel de la vie de province américaine, pessimisme omniprésent, autant d'éléments qui ont fait de ce livre un chef d'œuvre précurseur de tout un pan de la littérature américaine. C'est également une fresque extraordinaire sur l'Amérique au temps de la Dépression, où l'on croise des personnages inoubliables, notamment des gangsters et des bootleggers. Les éditions de l'Olivier rééditent ce livre capital dans une traduction entièrement révisée.

John O'Hara (1905-1970) a été l'une des stars du *New Yorker*. Il y publia plus de 300 nouvelles, mais débuta sa carrière d'écrivain à 29 ans par *Rendez-vous à Samarra*. Il est l'auteur d'une œuvre immense qui a inspiré deux générations d'écrivains (on songe à Cheever, Updike, ou Richard Ford). Les éditions de l'Olivier publieront prochainement deux autres romans et une anthologie de ses nouvelles.

Extrait

Julian English restait là à le regarder, donnant à ses yeux un air plus endormi qu'ils ne l'étaient réellement. D'où venait, se demandait-il, sa haine pour Harry Reilly? Pourquoi ne pouvait-il pas le supporter? Qu'est-ce qui, chez Reilly, lui faisait se dire intérieurement : « S'il recommence à raconter une de ses anecdotes moisies, je lui balance le contenu de mon verre à la figure »? Mais il savait bien qu'il n'enverrait pas ce verre à la figure de Harry, ni aucun autre verre d'ailleurs. Tout de même, c'était amusant d'y penser. Oui, ce serait rudement amusant. Tout ce qu'il y avait dans le verre, y compris les trois glaçons aux angles arrondis. Un des glaçons au moins lui atterrirait dans l'œil et le liquide éclabousserait complètement sa chemise qui s'imbièrerait et se ramollirait lentement à mesure que le whisky-soda dégoulinerait sur le plastron jusque dans le creux du gilet. Les spectateurs se lèveraient, tout surpris. « Eh bien, Ju », diraient-ils, et Caroline lui crierait : « Julian! » Froggy Ogden aurait très peur, mais il éclaterait de rire. Elizabeth Gorman aussi poufferait bruyamment, en faisant : « Hou, hou, hou!... », pas parce qu'elle serait contente de voir insulter son oncle, ni parce qu'elle voudrait se mettre du côté de Julian, mais parce que ce serait un événement, une chose sensationnelle à laquelle elle se trouverait mêlée. (...) Le liquide, réfléchissait Julian, ruissellerait sous le gilet et continuerait de couler jusque dans le pantalon de Reilly, de sorte que, même si la glace ne lui atterrisait pas dans l'œil, il se retrouverait avec des taches tellement suspectes sur sa braguette qu'il serait forcé de s'en aller. Et il y avait une chose que Reilly ne pouvait pas supporter; il ne pouvait pas supporter de perdre contenance. C'est pour ça que ce serait si épatant. Julian voyait déjà Reilly ne sachant où se fourrer après avoir reçu l'eau dans la figure.

retrouvez notre catalogue, nos
événements et avant-premières
sur notre site :
www.editionsdelolivier.fr
 Éditions de l'Olivier

Éditions de l'Olivier

96, boulevard du
Montparnasse 75014 Paris
01 41 48 84 76

Nathalie Proth

Responsable de la communication
01 41 48 84 73 nproth@editionsdelolivier.fr

Jeanne Caledec

Assistante presse
01 41 48 84 76 jcaledec@editionsdelolivier.fr

Pauline Mulin

Relations libraires / salons
01 41 48 84 71 pmulin@editionsdelolivier.fr